

<b>Zeitschrift:</b>	Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata
<b>Herausgeber:</b>	Association suisse de littérature générale et comparée
<b>Band:</b>	- (2023)
<b>Heft:</b>	52: Neue Formen der Literaturgeschichte = Repenser l'histoire littéraire = New forms of literary history
<b>Artikel:</b>	Raconter la littérature de la Suisse italienne : un territoire partagé
<b>Autor:</b>	Della Casa, Martina
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-1074471">https://doi.org/10.5169/seals-1074471</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Martina Della Casa  
ORCID 0009-0007-7189-3183

## Raconter la littérature de la Suisse italienne Un territoire partagé

Rethinking the history of literature implies considering this field of studies as a source of narrations (Wellek, Ceserani) and ideological discourses (Asor Rosa) on literature in general and, more precisely, on national literatures. It is from this perspective, that this paper aims to analyze the specific case of Swiss Italian literature and of the very few (and nowadays out-of-date) works narrating the history of this particular literary region, mainly those of Guido Calgari and Giovanni Orelli. The purpose of this analysis, that considers textual and paratextual elements of their works, is to underline the fundamental ambiguity of both their discourses and their readings of the relation between Swiss Italian literature and Italian literature. If on the one hand, their works – that are still a reference tool for those who want to discover this little-known universe – aspire to enhance the value and notoriety of this “minor” literature, on the other hand, by reinstating its dependence from, or belonging to, Italian literature, they inevitably end up marginalizing this unique literature whose history demands, and deserves, to be rethought and recounted differently.

### Prémisses et problèmes : entre-deux critiques

En 1983, René Wellek, co-auteur avec Austin Warren de *La Théorie littéraire* (*Theory of Literature*, 1949), rédige l’introduction d’une nouvelle édition de la célèbre *Histoire de la littérature italienne* (*Storia della letteratura italiana*, 1870-1871) de Francesco De Sanctis. Au début de son texte, il résume en quelques mots son scepticisme par rapport à la possibilité même d’écrire de véritables histoires littéraires, mais cette fois pour rappeler le caractère unique et surprenant de l’ouvrage de De Sanctis, qu’il considère exemplaire dans son genre. En soulignant la nature hybride de ces textes, ainsi que de la discipline dont ils procèdent, il note :

Une grande partie des histoires littéraires soit ne sont pas *littéraires* soit ne sont pas des *histoires*. Elles sont l’histoire sociale d’un pays, pour laquelle la littérature ne sert qu’en tant que document, ou elles sont une série d’essais critiques, disposés en ordre chronologique. Quand en 1956 j’ai déclaré que l’*Histoire de la littérature italienne* de De Sanctis est « la plus belle histoire littéraire qui ait jamais vu le jour », je souhaitais exprimer toute la joie que j’avais éprouvée en constatant que De Sanctis avait réussi à écrire une histoire littéraire qui était en même temps histoire et littérature.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> René Wellek, « Introduction », dans Francesco De Sanctis [1870-1871], *Storia della letteratura italiana*, Milan, BUR Rizzoli, 1994 (7<sup>e</sup> édition, 2018), p. I. Dans

La singularité de De Sanctis consiste, pour Wellek, dans le fait d'avoir su entrecroiser une conception historique de la littérature italienne – que l'auteur observe conjointement – à celles politique, sociale et morale de la très jeune nation italienne (unifiée – rappelons-le – depuis moins d'une décennie), et un travail critique et très personnel sur les textes. Aux yeux de Wellek, ces deux approches structurent un ouvrage capable ainsi d'être à la fois Histoire et Littérature, et donc de se donner comme une recherche visant à une reconstruction du passé (dont il reconnaît le caractère « militant » et la « veine profondément nationaliste et moraliste »<sup>2</sup>), et en même temps comme un récit qui porte sur la littérature italienne et est lui-même « littéraire ».

Il n'est donc pas étrange que l'exemple de De Sanctis et les mots de Wellek soient repris par son élève, Remo Ceserani, dans *Raconter la littérature (Raccontare la letteratura*, 1990), pour rappeler « un concept que tous devraient avoir très clair en tête, mais que plusieurs, dans les débats critiques, ont », dit-il, « tendance à oublier », à savoir que « [l]es œuvres qui portent sur le frontispice le titre d'*< Histoire de la littérature >* (italienne, latine, française, européenne, universelle), appartiennent à un *genre* de discours rhétorique et littéraire bien précis, qui a une structure narrative à soi clairement codifiée »<sup>3</sup>. Tout élément constituant les histoires littéraires (les facteurs contextuels expliquant la production des œuvres littéraires, les notions biographiques, les regroupements dans des écoles et des mouvements, la réception de la part

l'original en italien : « *Gran parte delle storie letterarie o non sono letterarie o non sono storie. Sono o la storia sociale di un paese, per la quale la letteratura serve solo da documento, o una serie di saggi critici, disposti in ordine cronologico. Quando nel 1956 dichiarai che la Storia della letteratura italiana di De Sanctis è < la più bella storia letteraria che sia stata mai scritta >, volevo esprimere tutta la gioia che avevo provato nel constatare che De Santis era riuscito a scrivere una storia letteraria che era allo stesso tempo storia e letteratura. »* (Si aucune traduction française n'est indiquée dans la référence, c'est nous qui traduisons.) Notons à ce propos que ces réflexions reprennent un concept à la base des positions sceptiques de Wellek par rapport à cette discipline, à savoir que les œuvres littéraires sont des *monuments* et non pas des *documents*, c'est pour cette raison que bien qu'on puisse les utiliser comme des documents, le facteur esthétique prime sur celui historique qui reste tout à fait secondaire. Voir à ce propos le compte rendu sur *Literature as a System* de Claudio Gullien, dans *Yale Review*, LXI, hiver 1972, p. 254-259 et Remo Ceserani, *Raccontare la letteratura*, Turin, Bollati Boringhieri, « Saggi », 1990, p. 15.

2 René Wellek, « Introduction », *op. cit.*, p. XIV.

3 Remo Ceserani, *Raccontare la letteratura*, *op. cit.*, p. 16. Dans l'original en italien : « *Non sarà male ribadire un concetto che tutti dovrebbero aver ben chiaro, ma che molti, nella discussione critica, tendono a dimenticare. Le opere che hanno sul frontespizio il titolo < Storia della letteratura > (italiana, latina, francese, europea, universale) appartengono a un genere di discorso retorico e letterario ben preciso, che ha una sua chiaramente codificata struttura narrativa. »*

du public, etc.) est, explique Ceserani, organisé dans ces ouvrages selon un ordre précis, voire selon une « *succession narrative* »<sup>4</sup> qui peut ressembler à celle du roman de formation – comme dans le cas de De Sanctis –, qui peut posséder les mêmes caractéristiques que celles du roman historique ou encore ressembler à des formes d’écriture plus expérimentales et fragmentaires. Le cas De Sanctis reste donc exemplaire, certes, mais le fait que l’on puisse penser ces textes comme le fruit d’un travail littéraire aussi bien que critique vaut pour toute histoire de la littérature, dont les structures oscillent sans cesse entre deux attitudes différentes : la description et la narration.<sup>5</sup>

Sans oublier, dans ce contexte, un autre élément incontournable pour bien comprendre la nature de ce genre critique et littéraire : sa portée idéologique. Les histoires de la littérature trouvent leur origine dans leur forme moderne pendant la période de la naissance des nations. Elles constituent un véhicule important de l’autoreprésentation des peuples et contribuent à la construction d’un imaginaire collectif national, voire nationaliste.<sup>6</sup> Au fil du temps, les histoires littéraires prennent ainsi des formes diverses dont les variations dépendent des approches critiques adoptées par leurs auteurs (des évolutions qu’on ne saurait résumer en quelques pages, mais qui vont de l’application des approches historicistes et positivistes du XIX<sup>e</sup> siècle aux inversions de tendance impliquées par la diffusion du formalisme et du structuralisme et jusqu’aux ouvertures interdisciplinaires et aux remises en question des critiques poststructuralistes). Mais en dépit des différentes vagues critiques qui les déterminent, ces textes restent toujours le reflet d’une vision de la littérature et des faits littéraires, et par conséquent d’une approche analytique déterminée. Sur un plan plus général, les histoires de la littérature reflètent également la conception du monde et de l’histoire de leur(s) auteur(s). Au point que, comme le souligne Alberto Asor Rosa :

[o]utre [...] une particulière opération scientifique et une particulière forme de connaissance, une « *histoire de la littérature* » peut se donner aussi, sans nullement trahir ses présupposés, et au contraire en les appliquant jusqu’au bout, comme l’acte conclusif d’une conception militante de l’opération intellectuelle.<sup>7</sup>

4 *Ibid.* Dans l’original en italien : « *struttura narrativa* ».

5 Cf. Remo Ceserani, *Guida breve allo studio della letteratura*, Bari-Rome, Laterza, « *Manuali di base* », 2003 (12<sup>e</sup> édition 2020), p. 159.

6 *Ibid.*, p. 171.

7 Alberto Asor Rosa, *Letteratura italiana. La storia, i classici, l’identità nazionale*, Rome, Carocci, « *Sfere* », 2014, p. 57. Dans l’original en italien : « *Una <storia della letteratura>, oltre che una peculiare operazione scientifica e una particolare forma di conoscenza, può, senza tradire in nulla i propri presupposti, anzi, applicandoli fino in fondo, presentarsi come l’atto conclusivo di una concezione militante dell’operazione intellettuale.* »

Pendant longtemps, les histoires de la littérature ont d'ailleurs été, et sans doute le sont largement encore aujourd'hui, le véhicule de narrations identitaires (nationales) plus ou moins dominantes et exclusives qui puissent dans, relisent et réinterprètent, plus ou moins objectivement, un patrimoine (historique et littéraire) collectif. Dans *Une nation de papier* (*Una nazione di carta*, 2013), Matteo Di Gesù le dit bien : « Celui de l'identité nationale, de la tradition et de la sélection de la mémoire collective, n'est pas un discours métahistorique, neutre, absolu, mais plutôt un discours déterminé historiquement et de façon matérialiste, partiel et conflictuel [...]. »<sup>8</sup>

Or, c'est à partir de ces deux éléments fondamentaux et conjoints, à savoir une conception des histoires littéraires comme genre critique et littéraire ainsi que comme discours et comme récits aux implications idéologiques, qu'on souhaiterait aborder, sans prétention d'exhaustivité, le cas de la littérature de la Suisse italienne et d'une petite sélection d'histoires et anthologies littéraires – suisses et italiennes (et en langue italienne) –, qui s'en sont occupées, textes choisis pour leur représentativité. Pour repenser notre façon de concevoir l'histoire de la littérature, il semble en effet important de revenir sur l'histoire des histoires littéraires ainsi que sur des territoires littéraires, tels que celui-ci, (im)posant des questions qui nous interpellent encore aujourd'hui et qui restent, comme il a été déjà remarqué<sup>9</sup>, très peu explorées et étudiées.

Le problème dont il s'agit ici d'ailleurs est évident dès le nom, clairement ambivalent, donné à cette région géographique, linguistique et culturelle : la Suisse italienne. Sur le plan géographique et linguistique, cette expression indique l'ensemble des parties italophones de la Suisse, à savoir le Canton du Tessin et les Grisons italiens, et donc un territoire qui, d'une part, est séparé du reste de la Suisse par les Alpes et, d'autre part, contigu à l'Italie et notamment à la Lombardie et au Piémont. L'histoire de la formation de cette expression, généralement attribuée à Stefano Franscini, qui l'aurait créée dans les années trente du XIX<sup>e</sup> siècle, est en réalité plus ancienne<sup>10</sup>

8 Matteo di Gesù, *Una nazione di carta*, Rome, Carocci, « Lingue e letterature », 2013 (2<sup>e</sup> édition, 2015), p. 11. Dans l'original en italien : « *Quello dell'identità nazionale, della tradizione e della selezione della memoria collettiva non è un discorso metastorico, neutro, assoluto, ma piuttosto storicamente e materialisticamente determinato, parziale e conflittuale [...].* »

9 Voir par exemple les pages introducives de : Jean-Jacques Marchand (dir.), *Letteratura di lingua italiana in Svizzera. Scrittura e lingua*, Lausanne, Université de Lausanne/Section d'italien, « Quaderni italo-svizzeri », 2003, p. 7-8.

10 Lorenzo Tomasin rappelle à ce propos qu'il est en réalité aisément démontrable que l'expression avait déjà été utilisée avant lui, par exemple par le pasteur Hans Rudolf Schinz au XVIII<sup>e</sup> siècle. Lorenzo Tomasin, « Premessa », dans Arielle Morinini, Lorenzo Tomasin (éds), *Svizzera italiana. Per la storia linguistica di un'espressione geografica*, Pise, Edizioni ETS, « Quaderni della sezione di italiano dell'Università di Losanna », 2019, p. 7.

et, comme l'a très bien montré Ariele Morinini, à la fois résulte et reflète dans son usage un long parcours de formation identitaire qui commence au Moyen Âge, éclate dans la période de constitution de la Confédération suisse dans sa forme moderne et est strictement lié à l'utilisation dans ces territoires de l'italien et de variantes du dialecte lombard.<sup>11</sup> Son ambivalence exprime ainsi les problèmes idéologiques, identitaires et d'appartenance culturelle que cette formule porte en soi. Il s'agit des mêmes questions que Giovanni Orelli a synthétisées en quelques mots en expliquant que la Suisse italienne peut être vue « comme une tranche de territoire détachée de la Lombardie pour être annexée à la Suisse, ou, d'un point d'observation opposé, un coin de la Suisse qui s'insinue vers la plaine du Pô. »<sup>12</sup> Et ce sont précisément ces deux points de vue opposés, mais aussi complémentaires, qui expliquent le traitement réservé à cette partie de la Confédération helvétique par les (très peu nombreuses) histoires de la littérature (suisse ou italienne) qui s'en sont occupées et qui la présentent comme un territoire littéraire et culturel partagé entre la Suisse et l'Italie.

### Une région littéraire suisse ?

Prenons pour commencer le cas de la célèbre histoire de la littérature que Guido Calgari, co-fondateur avec Arminio Janner de la revue *Suisse italienne* (*Svizzera italiana*, 1941-1962) et – depuis 1952 – successeur de Giuseppe Zoppi à la chaire de littérature italienne de l'École polytechnique de Zurich, publie chez Sansoni (donc à Florence, en Italie) en 1958, puis dix ans après, en une nouvelle édition mise à jour : *Les 4 littératures de la Suisse* (*Le 4 letterature della Svizzera*). Le point de départ de Calgari et le sens de sa démarche sont bien exposés dès le début de son *Avertissement* : « La Suisse est une <union> et non pas une <unité> », écrit-il, « et [...] donc si l'on souhaite creuser dans ses composantes, il faut travailler sur le sens de la diversité, des caractéristiques de chaque région et de chacune de ses lignées. »<sup>13</sup> Son travail

11 Voir Ariele Morinini, *Il nome e la lingua. Studi e documenti di storia linguistica svizzero-italiana*, Tübingen, Francke, « Romanica Helvetica », 2021.

12 Giovanni Orelli, *Svizzera italiana*, Brescia, La Scuola, « Letteratura delle regioni d'Italia. Storia e testi », 1986, p. 9. Dans l'original en italien : « [...] la Svizzera italiana è come una fetta di territorio staccata dalla Lombardia per essere aggiunta alla Svizzera, oppure, da un punto di osservazione opposto, un cuneo di Svizzera che si insinua verso la pianura padana. »

13 Guido Calgari, *Le 4 letterature della Svizzera*, Nouvelle édition revue et augmentée, Florence-Milan, Sansoni/Academia, 1968, p. 5. Dans l'original en italien : « la Svizzera è un <unione> e non un <unità>, e [...] perciò, volendo scavare nelle sue componenti, si deve lavorare appunto sul senso delle diversità, delle caratteristiche di ciascuna regione e di ciascuna delle sue stirpi. »

se situe ainsi au cœur d'un problème, « le plus vif et douloureux », explique-t-il, « de la vie helvétique, dont procède toute une série de corollaires à la conduite pratique, politique et économique : centralisme et fédéralisme, respect des minorités, parité des langues nationales, protection des cultures et des traditions locales, etc. »<sup>14</sup>. Et, par rapport à ces questions, le critique prend une position claire, en s'excusant pour la longueur de certaines parties, dont justement celle consacrée à la Suisse italienne :

[...] cette « histoire » des littératures vives et présentes en Suisse depuis le Moyen Âge et jusqu'à présent, par un représentant de la minorité italienne, tend justement à soutenir les minorités, et elle se conforme à ce point de vue, que je définirais latin, tant dans l'approche à certains problèmes, que dans ces références « comparatistes ». <sup>15</sup>

La Suisse italienne, souvent appelée « *la Terza* » (« la Troisième ») pour sa position minoritaire par rapport à la Suisse alémanique et à la Suisse romande, occupe précisément la troisième partie de cet ouvrage, mais après une partie dédiée à la Suisse alémanique et une deuxième consacrée, conformément au principe de valorisation des minorités qui guide ce travail, non pas à la Suisse romande mais à la Suisse romanche. Et cette troisième partie s'ouvre avec un chapitre portant sur la question de la « Littérature nationale » (« *Letteratura nazionale* ») et notamment avec un sous-chapitre dédié au « Concept de Suisse italienne » (« *Il concetto della Svizzera italiana* »)<sup>16</sup>. Calgari reparcourt, dans ce dernier, l'histoire de cette région, de la réactivation au Moyen Âge de la route du Gothard – maintenue par les communes de Milan et Côme –, en passant par le Traité de Fribourg de 1516, avec lequel les contrées tessinoises deviennent suisses et ensuite par l'Acte de médiation de 1803, octroyé par Bonaparte, qui succède à la Constitution de 1798 et garantit une nouvelle autonomie au Tessin, ainsi que par la Constitution fédérale de 1848 et par la création du Royaume d'Italie en 1861 qui contribuent des deux côtés à un certain isolement du Tessin, jusqu'à la création en 1882 de la

14 *Ibid.* Dans l'original en italien : « *un problema, direi il più vivo e dolente della vita elvetica, dal quale discende tutta una serie di corollari della condotta pratica, politica ed economica: centralismo e federalismo, rispetto per le minoranze, parità delle lingue nazionali, protezione delle culture e delle tradizioni locali ecc. ecc.* »

15 *Ibid.* Dans l'original en italien : « *questa < storia > delle letterature vive e presenti in Svizzera tra il Medio Evo e i nostri giorni, ad opera di una minoranza Ticinese, tende appunto ad avvalorare le minoranze, e a questo punto di vista che direi latino si adegua tanto nell'impostazione di certi problemi, quanto nei riferimenti di < comparistica >.* »

16 *Ibid.*, p. 277-282. Dans l'original en italien, le chapitre est intitulé « *Svizzera italiana e letteratura nazionale* », tandis que le titre du sous-chapitre est « *Concetto di Svizzera italiana* ».

ligne du Gothard avec le flux d'immigration de la Suisse alémanique qu'elle a comporté. Le but de ce parcours, suivi de deux petits paragraphes consacrés à l'histoire des Grisons italiens, est de montrer comment a surgi au Tessin, qualifié dès le début d'« extrême appendice de la Lombardie »<sup>17</sup>, « le problème de l'*< italianité >* »<sup>18</sup> et de la défense de cette dernière.

De manière logique, après ces considérations, Calgari passe au problème de la « littérature nationale » et souligne qu'à la différence de la Suisse alémanique, pour laquelle on peut parler d'une « littérature helvétique qui, tout en étant encadrée dans le champ de la culture allemande, possède certaines caractéristiques et une certaine originalité dans ses mouvances et dans ses résultats »<sup>19</sup>, et différemment aussi de la Suisse romanche, automatiquement originale par sa langue, pour ce qui est de la Suisse italienne, « rien de tout cela »<sup>20</sup> ne vaut. Bien qu'il reconnaissse « un certain caractère composite, confédéré et même cosmopolite qui distingue les petites villes de la Suisse italienne de celles de la Lombardie et qui tend à les rendre étrangères par rapport à la coutume italienne »<sup>21</sup>, le critique insiste à plusieurs reprises sur la dépendance culturelle de cette région par rapport à l'Italie : « Sa civilisation, ses idées, sa littérature », dit-il en citant des mots de Janner, « sont celles du vaste arc préalpin, du Piémont à la Vénétie, à savoir d'un peuple italien et catholique » au sein duquel, du Moyen Âge jusqu'au présent, « < aucune apparition culturelle n'est propre ni originale > »<sup>22</sup>. Et le critique de souligner aussi qu'« on ne pourra même pas parler d'un sentiment politique différent », car « l'idéal suisse de liberté et de démocratie »<sup>23</sup> que les Suisses italiens ressentent correspond en réalité à celui du peuple italien.

Le récit de l'histoire littéraire suisse italienne qui suit est donc encadré dans une perspective niant pratiquement toute autonomie à cette littérature

17 *Ibid.*, p. 277. Dans l'original en italien : « *geograficamente [...] il Ticino è l'estrema appendice della Lombardia.* »

18 *Ibid.* Dans l'original en italien : « *il problema dell'*< italianità >** ».

19 *Ibid.*, p. 282. Dans l'original en italien : « *letteratura elvetica che, se anche s'inquadra nel prospetto della cultura tedesca, ha certe caratteristiche, certa originalità di movenze e di risultati* ».

20 *Ibid.*, p. 283. Dans l'original en italien : « *niente di tutto questo per la Svizzera italiana* ».

21 *Ibid.*, p. 284. Dans l'original en italien : « *un certo carattere composito, confederato e addirittura cosmopolita che distingue le cittadine della Svizzera italiana da quelle lombarde et che tende ad estraniarle dal costume italiano* ».

22 *Ibid.*, p. 283. Dans l'original en italien : « *La sua civiltà, le sue idee, la sua letteratura sono quelle del vasto arco prealpino, dal Piemonte al Veneto, cioè di un popolo italiano e cattolico [...] al quale – aggiungiamo con Arminio Janner – e < nessuna apparizione è propria e originale >* ».

23 *Ibid.* Dans l'original en italien : « *ideale svizzero di libertà e democrazia* ».

et que Calgari, en révélant des plis contradictoires de sa pensée et de son discours sur le sujet, résume ainsi :

[...] dans le champ de la spiritualité dans lequel rentrent politique, moralité, discipline, préoccupations sociales, etc., la démocratie moderne de la Suisse, avec ses traditions, son idée d'État et de Nation, ses échanges culturels, a largement informé l'âme de la Suisse italienne ; le Tessin et les Grisons italiens sont largement suisses. Mais il est clair, d'une part, qu'on ne peut pas parler de littérature de la Suisse italienne ; tout au plus, de contribution à la littérature de l'Italie, à savoir d'œuvres littéraires de l'Italie suisse ; la littérature de cette dernière est exclusivement liée à l'histoire de celle nationale maternelle. Il faudrait qu'il soit également clair, d'autre part, que, comme par le passé, les hommes de lettres tessinois et grisonnais puisent leur lymphe, que ce soit beaucoup ou peu, de la culture classique et de celle vivante de l'Italie [...].

Ensuite, le critique rajoute :

Bref, « Suisses et libres » pour ce qui est de la politique ; « Italiens » pour ce qui est de la culture, de la civilisation, de la coutume, c'est une situation complexe et délicate, mais la Suisse italienne a démontré jusqu'à présent de savoir comment s'y prendre. Avec une indubitable loyauté, même si avec des résultats modestes.<sup>24</sup>

De manière cohérente avec ces propos et avec la veine de sa pensée qu'il qualifie de « comparatiste », les pages qui suivent racontent l'histoire de la littérature suisse italienne, voire de la littérature de l'« Italie suisse », en mesurant sa valeur par une confrontation perpétuelle avec l'italienne. Calgari remarque, par exemple, que l'obtention de la part du Tessin et des Grisons italiens du statut d'états libres de la Confédération et donc la création du Canton du Tessin en 1803, ont eu comme conséquence d'affaiblir les rapports

24 *Ibid.*, p. 284-285. Dans l'original en italien : « [...] nel campo della spiritualità in cui rientrano politica, moralità, disciplina, preoccupazioni sociali, ecc., la democrazia della moderna Svizzera con le sue tradizioni, la sua idea di Stato e di Nazione, i suoi scambi culturali, ha improntato di sé largamente l'anima della Svizzera italiana; Ticino e Grigioni italiano sono saldamente svizzeri. Ma è chiaro, da una parte, che non si può parlare di letteratura della Svizzera italiana; tutt'al più, di contributo alla letteratura dell'Italia, cioè di opere letterarie dell'Italia Svizzera; la letteratura di quest'ultima è legata esclusivamente alle vicende di quella nazionale, materna. Dovrebbe essere egualmente chiaro, d'altra parte, che, come nel passato, i letterati ticinesi e grigioni attingono la loro linfa, poca o molta che sia, dalla cultura classica e da quella vivente dell'Italia [...]. <Liberi e svizzeri>, insomma, per quel che è politica; <italiani> per quel che è cultura, civiltà, costume; è una situazione complessa e delicata, ma la Svizzera italiana ha dimostrato finora di saperci fare. Con indubbia lealtà, anche se con risultati modesti. »

avec l'Italie et que cette interruption a amené les intellectuels et auteurs de la Suisse italienne « à penser et à écrire avec une certaine étroitesse que », dit-il, « je ne voudrais pas appeler mesquinerie, mais qui fut sans aucun doute un appauvrissement littéraire », les conduisant à « écrire pour un public rétréci, à provincialiser le Tessin »<sup>25</sup>. Ce chemin se conclut cependant avec la figure et les successeurs de Francesco Chiesa (1871-1973), écrivain et intellectuel présenté comme le fondateur d'« une littérature < tessinoise > »<sup>26</sup>, expression à entendre toutefois, précise-t-il, au sens « politique, civil », « comme conscience d'une mission : celle de la défense de la langue »<sup>27</sup>, dans un pays où celle-ci est minoritaire par rapport à celles de la Suisse alémanique et de la Suisse romande.

Le paradoxe du travail du fondateur de l'Association des écrivains de la Suisse italienne (1944), est qu'il se propose de défendre les minorités helvétiques, dont celle italophone, mais pour atteindre son but, il finit par faire de la Suisse italienne une province (minoritaire) de l'Italie, en insistant sur son appartenance géographique et culturelle à la péninsule au point qu'en louant le travail de Chiesa, il écrit : « Un des plus significatifs événements culturels de ce dernier siècle sur les terres qui, en deçà et au-delà d'une certaine ligne conventionnelle, ont dans la civilisation un seul nom : la Lombardie. »<sup>28</sup> En dépit de ses propos initiaux et du titre de son ouvrage, *Les 4 littératures de la Suisse*, Calgari rejoint sur plusieurs points les positions de ceux qui ont travaillé pour faire de la Suisse italienne une région littéraire de l'Italie.

## Une région littéraire italienne ?

Prenons donc le cas d'un ouvrage aussi connu que celui de Calgari et qui suit une démarche à la fois opposée et complémentaire (surtout si l'on pense que son auteur, Giovanni Orelli, avant et après sa publication, écrit des textes sur la littérature de la Suisse italienne, qui y conflueront ou en résulteront, mais qui paraissent dans deux volumes publiés par Pro Helvetia et intitulés comme celui de Calgari, à savoir *Les Quatre littératures de la Suisse*<sup>29</sup>). Il

25 *Ibid.*, p. 294. Dans l'original en italien : « *a pensare e a scrivere con una certa ristrettezza che non vorrei dire meschinità, ma che fu senza alcun dubbio impoverimento letterario* » et « *a scrivere per un ristretto pubblico, a provincializzare il Ticino* ».

26 *Ibid.*, p. 324. Dans l'original en italien : « *una letteratura < ticinese >* ».

27 *Ibid.* Dans l'original en italien : « *in senso politico, civile, come consapevolezza d'una missione: quella di difesa della lingua* ».

28 *Ibid.*, p. 317. Dans l'original en italien : « *Uno dei più significativi avvenimenti culturali di quest'ultimo secolo, sulle terre che, di qua e di là di una certa linea convenzionale, hanno nella civiltà un nome solo: Lombardia.* »

29 Voir Bernhard Wenger (dir.), *Les Quatre littératures de la Suisse*, Zurich, Fondation suisse de la culture Pro Helvetia, 1984 et AA. VV., *Les Quatre littératures de*

s'agit notamment de l'anthologie *Suisse italienne* (*Svizzera italiana*) publiée, quant à elle, en 1986 chez Editrice La Scuola (Brèche, Italie) dans la collection « Littérature des régions d'Italie. Histoire et textes » (« *Letteratura delle regioni d'Italia. Storia e testi* ») dirigée par Pietro Gibellini et Gianni Oliva. Le « Profil historico-critique » en tête de ce volume s'ouvre ainsi avec une épigraphe de Janner rappelant encore une fois l'appartenance culturelle du Tessin à l'Italie. Les mots de Janner qu'Orelli choisit pour encadrer son discours sont en effet tirés d'un texte, *Italianité du Tessin et de la littérature tessinoise* (*Italianità del Ticino e della letteratura ticinese*<sup>30</sup>), dont un extrait est présenté dans le volume comme exemple de la « solidité des arguments »<sup>31</sup> du critique concernant justement l'italianité de ce canton. Voici donc l'épigraphe restituée à son contexte, pour mieux en comprendre la portée :

On ne peut certainement pas parler d'une littérature suisse italienne comme on parle d'une littérature suisse alémanique ou romande [...]. Car il y a certes des écrivains tessinois, mais il n'y a pas de littérature de la Suisse italienne. Nos écrivains (je pense aux hommes de lettres) furent à toute époque historique exclusivement influencés par des idées et des formes littéraires qui venaient de l'Italie, ou qui nous arrivaient à travers l'Italie. Si l'on veut absolument leur trouver un caractère propre, on retracera enfin le caractère qu'ils ont en commun avec les autres écrivains lombards ; *le Tessin n'étant, culturellement, rien d'autre qu'un appendice de la Lombardie.*<sup>32</sup>

Orelli ne se prive pas de prendre ses distances de certains éléments du discours de Janner qu'il juge en note « excessifs », comme ceux concernant la provenance « exclusivement » italienne des influences ayant informé le travail des écrivains tessinois<sup>33</sup>, mais la collection dans laquelle le volume est intégré et le choix de l'épigraphe représentent bien ses positions. Dans ce

---

la Suisse, Zurich, Pro Helvetia, 1995.

30 Arminio Janner, *Italianità del Ticino e della letteratura ticinese, Senso della Svizzera e problemi del Ticino*, Bellinzona, Istituto Editoriale Ticinese, 1937.

31 Giovanni Orelli, *Svizzera italiana*, *op. cit.*, p. 138. Dans l'original en italien : « *solidità di argomentazioni* ».

32 *Ibid.*, p. 138. Dans l'original en italien : « *Non si può certo parlare di una letteratura svizzero-italiana come si parla di una letteratura svizzero-tedesca o romanda [...]. Poiché vi sono scrittori ticinesi, ma non vi è una Storia della letteratura della Svizzera italiana. I nostri scrittori (penso ai letterati) furono in ogni epoca storica esclusivamente influenzati da idee e forme letterarie che venivano dall'Italia, o che ci venivano attraverso l'Italia. Se si vuole assolutamente trovar loro un carattere proprio si rintraccerà infine il carattere che essi hanno in comune cogli altri scrittori lombardi; essendo il Ticino, culturalmente, nient'altro che un'appendice della Lombardia.* » C'est nous qui soulignons pour indiquer les mots qu'Orelli met en épigraphe de son texte.

33 Voir par exemple la première note au texte de Janner dans *ibid.*

cadre également, la Suisse italienne est en effet clairement présentée comme une région culturelle italienne.

Orelli tient cependant à préciser qu'il reste difficile de distinguer quels sont les écrivains appartenant à cette province littéraire. C'est pourquoi, tout comme Calgari avant lui<sup>34</sup>, il considère que cette étiquette inclut aussi bien les auteurs du Canton du Tessin et des Grisons italiens que les « écrivains étrangers de langue italienne »<sup>35</sup> demeurant en Suisse italienne. Sans oublier non plus ceux actifs dans d'autres régions de la Suisse. Ce changement se reflète ainsi dans le choix, que d'autres feront aussi<sup>36</sup>, de ne pas parler d'écrivains *de la Suisse italienne*, mais d'« écrivains *en Suisse italienne* »<sup>37</sup>. Comme le souligne Morinini, cette petite « variation grammaticale » utilisée également lorsqu'on parle de « littérature *en Suisse italienne* », comporte une claire révision et une renégociation (impliquant une ouverture majeure et une plus importante inclusivité en termes d'appartenance) de la signification identitaire de ces notions.<sup>38</sup> Mais dans ce cas, cela ne semble finalement pas résoudre l'ambiguïté foncière de ce concept. « Cette anthologie, la première qui sort en Italie sur la littérature *en Suisse italienne* », lit-on dans la quatrième de couverture, « se propose de faire savoir aux étudiants italiens qu'il existe aussi un morceau de Lombardie lié depuis des siècles à la Suisse. »<sup>39</sup> L'idée est d'ailleurs bien conforme aux propos de la collection toujours explicités en quatrième de couverture :

Un schéma historiographique est entré en crise : celui qui voyait l'histoire de la littérature italienne comme une réalité monolithique : de François d'Assise à nos jours, l'on formulait l'hypothèse d'une solide civilisation nationale, tandis que la nation aurait trouvé son unité politique seulement avec le Risorgimento lorsque, faite l'Italie, il restait toutefois à faire les Italiens. Aujourd'hui cette

34 Cf. Guido Calgari, *Le 4 letterature della Svizzera*, op. cit., p. 277.

35 Giovanni Orelli, *Svizzera italiana*, op. cit., p. 13. Dans l'original en italien : « *scrittori stranieri di lingua italiana* ».

36 C'est le cas par exemple de l'anthologie *Cento anni di poesia nella Svizzera italiana*, Govanni Bonalumi, Renato Martinoni, Pier Vincenzo Mengaldo (éds.), Locarne, Armando Dadò Editore, 1997. Cf. à ce propos, Ariele Morinini, *Il nome e la lingua. Studi e documenti di storia linguistica svizzero-italiana*, op. cit., p. 200-202.

37 C'est nous qui soulignons. Giovanni Orelli, *Svizzera italiana*, op. cit., p. 11. Dans l'original en italien : « *Scrittori nella Svizzera italiana* ».

38 Ariele Morinini, *Il nome e la lingua. Studi e documenti di storia linguistica svizzero-italiana*, op. cit., p. 200. Dans l'original en italien : « *variazione grammaticale* ».

39 En italique dans le texte. Quatrième de couverture de Giovanni Orelli, *Svizzera italiana*, op. cit. Dans l'original en italien : « *Questa antologia, la prima che esca in Italia sulla letteratura nella Svizzera italiana, si propone di far conoscere a studenti italiani che esiste anche un pezzo di Lombardia da secoli legato alla Svizzera.* »

réalité apparaît bien plus variée, dans l'espace et dans le temps : du Nord au Sud et de siècle en siècle [...], notre botte littéraire apparaît de plus en plus mue : pour le dire avec une formule heureuse, il faut aujourd'hui une « histoire et géographie de la littérature italienne », qui permette de récupérer moments et auteurs périphériques, même dialectaux, à tort liquidés en tant que mineurs, en encadrant sous un angle nouveau et concret les majeurs susceptibles de paraître comme étant des monuments abstraits.<sup>40</sup>

Les objectifs de la collection ne pourraient pas être plus clairs. D'une part, et tout comme il advient dans l'histoire littéraire de Calgari, ces mots invitent à voir dans la Suisse italienne un territoire littéraire italien, périphérique et minorisé, à réhabiliter. D'autre part, ils contextualisent l'ouvrage d'Orelli dans un projet d'historiographie littéraire bien déterminé. Et cela, bien que son auteur se préoccupe de souligner dès les premières lignes de la présentation que l'ouvrage qu'on s'apprête à lire « [n']est, en aucun sens, une histoire de la littérature en Suisse italienne »<sup>41</sup>, mais une anthologie au caractère informatif et didactique.

Pourtant, ces pages nourriront le chapitre *La Suisse italienne*<sup>42</sup> qu'Orelli écrit justement pour le troisième volume de *Littérature italienne. Histoire et géographie (Letteratura italiana. Storia e geografia)* dirigé par Alberto Asor Rosa. Dans cette histoire de la littérature parue quelques années plus tard, en 1989, chez Einaudi, son chapitre se trouve placé entre ceux dédiés au Trentin et à la Sardaigne, dans une partie intitulée *Les marques de frontière (Le marche di frontiera)*. La question de la Suisse italienne et de sa littérature se donne ainsi comme une des variations du motif guidant la recherche historico-géographique dirigée par Asor Rosa et dont le but n'est pas d'« aboutir à une < histoire régionale > de la < littérature italienne >, mais bien à une < histoire non unitaire > de la < littérature nationale > », explique-t-il dans le

40 *Ibid.* Dans l'original en italien : « *Uno schema storiografico è entrato in crisi: quello che vedeva la vicenda della letteratura italiana come una realtà monolitica: da san Francesco ai giorni nostri, si ipotizzava una salda civiltà nazionale, mentre la nazione avrebbe trovato la sua unità politica solo con il risorgimento quando, fatta l'Italia, restavano da fare però gli italiani. Oggi quella realtà è ben più varia, nello spazio e nel tempo: dal Nord al Sud e di secolo in secolo [...], il nostro stivale letterario appare dinamicamente mosso: per dirla con una formula fortunata, occorre oggi una < storia e geografia della letteratura italiana >, che consenta di recuperare momenti e autori periferici, anche dialettali, a torto liquidati come minori, inquadrandoli da una nuova e concreta angolatura quei maggiori che possono apparire astratti monumenti. »*

41 *Ibid.*, p. 5. C'est nous qui soulignons. Dans l'original en italien : « *Questa non è, in nessun senso, una storia della letteratura nella Svizzera italiana. »*

42 Giovanni Orelli, « La Svizzera italiana », dans Alberto Asor Rosa (dir.), *Letteratura italiana. Storia e geografia*, t. III : *L'età contemporanea*, Turin, Einaudi, 1989, p. 885-919.

premier volet du livre, intitulé *Centralisme et polycentrisme dans la littérature italienne unitaire* (*Centralismo e policentrismo nella letteratura italiana unitaria*). Et le critique de rajouter : « Il serait en effet absurde de nier que, en raison de facteurs linguistiques et idéologiques, dès le début, la littérature italienne développe une forte tension unitaire, une recherche souvent passionnée de motifs communs (*De vulgari eloquentia* est l'architrave de ce système<sup>43</sup>). » Dans ces enjeux centrifuges et centripètes tournant autour d'une vision nationale de la littérature italienne, l'on souligne ainsi la position *frontalière* de la Suisse italienne, cette zone linguistique italienne « en dehors des frontières nationales »<sup>44</sup>, mais contiguë à l'Italie et faisant à sa manière partie de ce riche et « dense réseau de traditions, langages, formes expressives, façons de penser, habitudes culturelles et existentielles extrêmement différentes entre elles »<sup>45</sup>, qu'est la littérature italienne.

De la combinaison des discours d'Asor Rosa et d'Orelli, la littérature suisse italienne émerge dans cette histoire littéraire en tant que province périphérique d'un territoire littéraire national (italien) dont la particularité est de ne pas avoir de centre. Et c'est pour cette raison, dit Orelli, qu'il ne faut pas désespérer, car il existe pour la Suisse italienne une possibilité de « salut »<sup>46</sup>, permettant d'échapper à toute possible « dépression psychique » ou « surexcitation chauviniste »<sup>47</sup>. Elle consiste notamment à profiter de sa position historico-géographique lui permettant de se donner comme un carrefour de « civilisations différentes »<sup>48</sup>, mais sans perdre son identité liée à une « mère patrie culturelle »<sup>49</sup> qui est l'Italie et non pas la « petite Helvétie »<sup>50</sup> pour

43 Souligné dans le texte. Alberto Asor Rosa, « Centralismo e policentrismo nella letteratura italiana unitaria », dans *idib.*, p. 7. Dans l'original en italien : « *Nell'impianto storico-geografico della nostra ricerca, non abbiamo mai inteso approdare ad una <storia regionale> della <letteratura italiana>, bensì ad una <storia non unitaria> della <letteratura nazionale>. Sarebbe assurdo negare, infatti, che, in virtù di fattori linguistici e ideologici, fin dall'inizio la letteratura italaiana sviluppi una forte tensione unitaria, una ricerca spesso appassionata dei motivi comuni (De vulgari eloquentia è l'architrave di questo sistema).* »

44 *Ibid.*, p. 57. Dans l'original en italien : « *fuori dai confini nazionali* ».

45 *Ibid.*. Dans l'original en italien : « *un reticolo fitto di tradizioni, linguaggi, forme espressive, modi di pensare, abitudini culturali ed esistenziali estremamente diverse fra loro* ».

46 Giovanni Orelli, « La Svizzera italiana », *op. cit.*, p. 890. Dans l'original en italien : « *salvezza* ».

47 *Ibid.* Dans l'original en italien : « *depressioni psichiche* » et « *sovraeccitazioni sciovinistiche* ».

48 *Ibid.* Dans l'original en italien : « *diverse civiltà* ».

49 *Ibid.*, p. 889. Dans l'original en italien : « *madre patria culturale* ».

50 Eugenio Montale dans *ibid.* Voir aussi Giovanni Orelli, *Svizzera italiana*, *op. cit.*, p. 12.

le dire avec des mots prononcés par Eugenio Montale pendant un entretien avec Francesco Chiesa et cités longuement par Orelli ici, tout comme dans son anthologie.

## Pour conclure

Dans un texte bien connu et prononcé en 1987 lors d'un colloque à l'Université de Lausanne, Pusterla rappelle les critiques adressées, tant à la vision de la littérature suisse italienne proposée par Calgari, qui annonce l'existence d'une littérature tessinoise faisant partie des *Quatre littératures de la Suisse* et ayant ses propres particularités et ensuite la figure comme un « < scion germé du grand tronc de la culture lombarde > »<sup>51</sup>, qu'à Orelli, pour la pénurie de ses instruments critiques.<sup>52</sup> En mettant en avant le besoin de repenser l'étiquette, trop étroite, de « Littérature de la Suisse italienne », Pusterla reprend aussi, entre autres, les mots de Janner cités par Orelli dans son anthologie et déclare sa déception face à un raisonnement critique qui s'annonce pourtant plus « aéré »<sup>53</sup>, puisqu'ouvrant sur une étude des liens entre le Tessin et l'Italie susceptible d'échapper tant aux visions irrédentistes de la question qu'à celles d'un helvétisme trop poussé, mais qui ensuite échoue dans ses propos. En même temps, l'écrivain regrette aussi que la « culture officielle » n'ait pas su résoudre les grandes ambiguïtés informant les discours sur ce sujet : tout d'abord, celle qui émerge déjà chez Chiesa, dans sa volonté d'identifier une « mythique tradition culturelle suisse italienne », tout en soulignant le caractère « autochtone italien »<sup>54</sup>, et ensuite celle d'un ensemble de discours qui devraient être critiques et qui finissent inévitablement par être rhétoriques et motivés par des soucis idéologiques, et qui donc, en tant que tels, finissent par négliger de creuser dans la littérature qu'ils prétendent définir.

Dans cette époque de grande vitalité des débats sur la question, Pusterla met en avant la nécessité de « soumettre le concept lui-même de < littérature suisse italienne > à une analyse plus approfondie »<sup>55</sup>, ce que lui-même s'ap-

51 Giovani Bonalumi dans Fabio Pusterla, « Le ragioni di un disagio : dubbi metodologici sulla < Letteratura della Svizzera italiana > », dans Antonio Stauble (dir.), *Lingua e letteratura italiana in Svizzera. Atti del convegno tenuto all'Università di Losanna. 21-23 maggio 1987*, Bellinzona, Casagrande, 1989, p. 58. Dans l'original en italien : « *pollone germinato dal gran tronco della cultura lombarda* ».

52 *Cf. ibid.*

53 *Ibid.*, p. 57. Dans l'original en italien : « *arioso* ».

54 *Ibid.*, p. 56. Dans l'original en italien : « *una mitica tradizione culturale svizzero-italiana* » et « *autoctona italianità* ».

55 *Ibid.*, p. 55-56. Dans l'original en italien : « *sotoporre il concetto stesso di < letteratura della Svizzera italiana > ad un esame più ravvicinato* ».

prête à faire dans son intervention et que bien plus récemment fait Morinini dans l'étude évoquée précédemment. Pourtant, lorsque l'écrivain explique les raisons de ce besoin, il prend en même temps lui aussi position dans ce cadre en soulignant que derrière cette expression qui pourrait être « très utile si l'on souhaitait résumer une simple indication géographique (la littérature produite en Suisse italienne) » se cachent des jugements historico-critiques visant à mettre en avant l'existence au sein de cette littérature de « caractéristiques particulières consentant une étude et suggérant des développements au moins partiellement autonomes par rapport à ceux de la littérature italienne »<sup>56</sup>. Sa position est claire et rejoint au fond celles à la base des travaux de Calgari et Orelli qui pourtant, en faisant finalement de ce territoire un prolongement culturel de l'Italie et notamment de la Lombardie, n'échappent pas au risque, dénoncé par Pusterla, de le provincialiser. Danger qui finalement sous-tend aussi la provocation lancée lorsqu'il déclare en conclusion que « si jamais il devait exister cette histoire de la littérature italienne en Suisse qui est pour le moment – et qui sait jusqu'à quand – impossible à imaginer, [il] aimera[t] que l'un de ses chapitres soit dédié [...] au Futurisme »<sup>57</sup> et notamment aux raisons qui en expliquent l'absence en Suisse italienne.

Depuis, cette impossible histoire littéraire souhaitée par Pusterla n'a pas vu le jour et les questions qui rendent ce territoire littéraire si problématique restent ouvertes. Des travaux plus récents le montrent bien, tels que l'ouvrage de Renato Martinoni, *L'Italie en Suisse (L'Italia in Svizzera, 2010)*, qui débute en rappelant la « contiguïté géographique » des deux pays et en posant une question qui, malgré un regard et des propos plus amples, fait

56 *Ibid.*, p. 56. Dans l'original en italien : « *comodissima ove si volesse riassumere una semplice indicazione geografica (la letteratura prodotta nella svizzera italiana)* » et « *caratteristiche particolari, tali da consentirne uno studio, e da suggerirne uno sviluppo almeno parzialmente autonomi rispetto a quelli della letteratura italiana* ».

57 *Ibid.* Dans l'original en italien : « *se mai un giorno dovesse esistere quella storia della letteratura italiana in Svizzera che è per ora – e chissà fino a quando – impossibile da immaginare, vorrei che un suo capitolo fosse dedicato, per fare un esempio balordo, al Futurismo; che nella Svizzera italiana non è, credo, esistito, e di cui il capitolo in questione mi dovrebbe spiegare l'assenza* ». Il est important de souligner à ce propos que Pusterla dénonce de nouveau ce risque dans un article plus récent (2014) dans lequel il suggère également le besoin de dépasser des concepts tel que celui de « Littérature nationale » et, en pensant notamment au cas de la Suisse italienne, de le faire en se posant à la fois en déca et au-delà de cette notion, et donc en se focalisant tant sur les littératures régionales que sur les cultures européennes ainsi que sur le rapport entre ces deux dimensions. Voir à ce propos Fabio Pusterla, « *Né greve né leggero* ». *Riflessioni metodologiche sul rapporto tra letterature regionali e culture europee* », *Lettere Italiane*, vol. 66, n°. 4, 2014, p. 528-542.

écho aux considérations d’Orelli sur les deux possibles façons de regarder la Suisse italienne : « Depuis combien de siècles l’Italie regarde-t-elle la Suisse (et donc la Suisse *est* < en Italie >) et la Suisse regarde-t-elle l’Italie (l’Italie, en somme, *est* < en Suisse > ) ? »<sup>58</sup> Martinoni choisit ainsi « la perspective de l’< Italie en Suisse > » et propose une étude qui, dit-il en citant Rousseau, est « < plus en narrations qu’en réflexions<sup>59</sup> > ». Son récit commence ainsi par une réflexion historico-critique approfondie et polyédrique (langue, culture, littérature) sur les rapports entre les deux pays et offre ensuite un parcours, allant d’Alessandro Volta à Pietro Chiara et passant entre autres par le De Sanctis zurichois, qui se veut, « comme depuis longtemps l’enseignent avec sagesse les comparatistes, un exemple ultérieur de l’utilité de l’étude des < passages > des frontières culturelles [...], de la nécessité de < traverser > les communautés littéraires et leurs solipsismes nationalistes »<sup>60</sup>. Le contexte dans lequel se meut ce travail est bien différent de celui de Calgari et d’Orelli et connaît un « affaiblissement des prérogatives pédagogiques d’ordre national » qui, comme le suggère Di Gesù, offre aux études littéraires et aux sciences humaines « l’occasion propice pour repenser leurs statuts épistématologiques, pour une ouverture à des approches supranationales, à des méthodologies pluridisciplinaires, à une idée moins rigide et institutionnelle des *humanities* »<sup>61</sup>. Martinoni, en effet, va bien en ce sens, mais son travail n’est pas, et ne veut pas être, une « histoire de la littérature italienne en Suisse », et encore moins une « histoire de la littérature suisse italienne ». Bien qu’après la publication des ouvrages examinés dans ces pages d’autres ont exploré ce territoire littéraire par des recherches individuelles ou à plusieurs<sup>62</sup>, personne

58 Renato Martinoni, *L’Italia in Svizzera. Lingua, cultura, viaggi, letteratura*, Venise, Marsilio, « Ricerche », 2010, p. 9. Dans l’original en italien : « *Da quanti secoli l’Italia guarda alla Svizzera (e dunque la Svizzera è < in Italia >) e la Svizzera guarda all’Italia (l’italia, insomma, è < in Svizzera >)?* »

59 Jean-Jacques Rousseau dans *ibid.*, p. 14. En français dans le texte.

60 *Ibid.*, p. 15. Dans l’original en italien : « *come da tempo insegnano saggiamente i comparatisti, un ulteriore esempio della rilevanza del confronto, dell’utilità dello studio dei < passaggi > delle frontiere culturali [...], della necessità dell’< attraversamento > delle comunità letterarie e dei loro nazionalistici solipsismi* ».

61 Matteo Di Gesù, *Una nazione di carta*, op. cit., p. 11. Dans l’original en italien : « *Proprio l’indebolimento delle prerogative pedagogico-nazionali [...] degli studi umanistici potrebbe offrire [...] un’occasione propizia per ripensare i loro statuti epistemologici, per un’apertura a approcci sovranazionali, à metodologie pluridisciplinari, a un’idea meno ingessata e istituzionale di humanities.* »

62 Voir à ce propos la bibliographie proposée par Raffaella Castagnola dans le cadre du projet FSN *Pratiche d’autore in tre prosatori contemporanei della Svizzera italiana* (2013), disponible et téléchargeable en ligne : [https://www.nb.admin.ch/dam/snl/de/dokumente/literaturarchiv/publikationen/letteratura\\_nellasvizzeraitalianaunabibliografia.pdf.download.pdf/letteratura\\_nellasvizzeraitalianaunabibliografia.pdf](https://www.nb.admin.ch/dam/snl/de/dokumente/literaturarchiv/publikationen/letteratura_nellasvizzeraitalianaunabibliografia.pdf.download.pdf/letteratura_nellasvizzeraitalianaunabibliografia.pdf). Ce travail important nécessiterait cependant une mise à jour

n'a plus osé entreprendre une telle entreprise historiographique et critique (dans le double sens de l'adjectif, qui implique aussi l'idée d'un danger) qui, par sa nature, demanderait sans doute un important travail collaboratif et collectif. Nombreux, on l'a dit, sont aussi ceux qui ont dénoncé le manque d'études approfondies dans ce domaine et ont œuvré pour remédier à ce manque, faire connaître la production littéraire qui voit le jour en Suisse italienne, et pour en assurer la « déprovincialisation »<sup>63</sup>, pour le dire avec des mots tirés de l'ouvrage de Raffaella Castagnola au titre emblématique de *La Province universelle* (*La provincia universale*, 2009). Mais le problème est que si personne n'ose plus raconter l'histoire, complexe certes, mais non pas « impossible », de cet univers littéraire, celui-ci ne pourra que rester enfermé dans des narrations ayant fait leur temps, mais qui, faute d'alternatives, finissent par rester les seuls repères pour en découvrir l'histoire.

---

tenant compte des travaux plus récents tels que : Maurizio Basili, *La letteratura svizzera dal 1945 ai giorni nostri*, Milan, Portaparole, « Le tesi », 2014.

63 Raffaella Castagnola, *La Provincia universale. Testi e documenti di letteratura italiana in Svizzera*, Bellinzona, Casagrande, 2009, p. 9. Dans l'original en italien : « *sprovincializzazione* ».

